

## Pragmatisme, politique et sciences sociales : nouvelles explorations

Voici, un an après la sortie du premier numéro, la deuxième livraison de *Pragmata*. Sous le titre « Pragmatisme, politique et sciences sociales : nouvelles explorations », elle ouvre une série de trois numéros consacrés à la question du politique. L'appel à propositions que nous avons diffusé dans les rangs de l'association, et au-delà, a eu un tel succès que nous nous sommes résolus à organiser trois volumes sur la question. Le premier est daté de 2019. Les deux prochains sortiront, exceptionnellement, en 2020, l'un au printemps, l'autre à l'automne. Le rythme annuel de *Pragmata* reprendra avec le numéro 5, en 2021.

Le lecteur retrouvera la découpe du premier numéro en « Articles », « Traduction », « Entretien » et « Recensions », mais trois nouvelles rubriques font leur apparition. « Symposium » est un format de discussion collective autour d'un livre, récemment paru, que nous avons inauguré lors de la rencontre annuelle de l'association en 2018. Il est, dans ce numéro 2, consacré au livre de Philippe Lorino, *Pragmatism and Organization Studies*, qui s'est vu décerner, en juillet 2019 à Édimbourg, le prix prestigieux de l'European Group for Organization Studies. Un livre précieux, au-delà de la thématique d'organisation, qui reprend les notions clefs du pragmatisme – médiation sémiotique, habitudes, communauté d'enquête, transaction, raisonnement abductif, évaluation, etc. – et les fait travailler sur des études de cas. La rubrique « Atelier » sera désormais dédiée à un collectif, un séminaire ou un laboratoire pour lequel la référence au pragmatisme est importante, et dont les travaux seront présentés par l'un de ses membres. Antoine Hennion rend ici compte d'un séminaire sur la « fragilité » qu'il a co-organisé au Centre de sociologie de l'innovation avec Jérôme Denis, Anne-Sophie Haeringer et David Pontille. C'est pour lui l'occasion de préciser les relations entre sa sociologie de la traduction et des auteurs comme William James et John Dewey. Enfin, une dernière rubrique accueille le « Prix Gérard Deledalle », qui sera attribué, tous les ans, par une commission *ad hoc*, émanant de l'association *Pragmata*, à une jeune chercheuse, ou un jeune chercheur, qui recourt au pragmatisme dans ses travaux. Mathias Girel, président

de cette première commission, rappellera qui était Gérard Deledalle et pourquoi nous avons choisi, avec l'accord de sa famille, de donner son nom à ce prix. Les deux lauréats de l'année 2019 ont été un philosophe, Guillaume Alberto, qui reprend la question du sens commun chez Dewey, et une anthropologue, Giulietta Laki, qui déambule sur un mode jamesien dans les rues de Bruxelles.

Le dossier de ce numéro 2 accueille également une série de textes qui témoignent de la vivacité et de la diversité du pragmatisme aujourd'hui. Dan Huebner nous propose une enquête sur le problème de l'historicité et de l'histoire chez les premiers pragmatistes. Cette incursion dans le passé atteste de l'extrême contemporanéité des questions de méthode, d'éthique et de politique qui se posaient déjà pendant les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Huebner s'efforce lui-même de mener cet exercice d'histoire de la philosophie et des sciences sociales dans une perspective pragmatiste. Cette « reconstruction » est très importante, alors que le pragmatisme continue de se voir reprocher son peu d'intérêt pour l'histoire – l'exercice devrait être renouvelé avec le travail social, l'économie ou le droit. Justo Serrano Zamora croise pragmatisme et théorie critique pour analyser une dimension parfois oubliée des mouvements sociaux, leurs activités d'enquête. En contrepoint des luttes pour la reconnaissance, qu'Axel Honneth avait su mettre en évidence, en recourant à George Herbert Mead, Serrano met l'accent, avec Dewey, sur le potentiel émancipateur de leurs « pratiques épistémiques ». Il cerne le sens de cette catégorie et la fait jouer sur trois exemples concrets de mobilisations collectives : les groupes de conscientisation, le « *testimonio* » des dictatures d'Amérique latine et la « *conricerca* » des ouvriers operaïstes en Italie. Philippe Gonzalez revient, pour sa part, sur ses ethnographies de mouvements évangéliques en Suisse pour s'interroger, en regard de Bruno Latour, Thomas Csordas ou Tanya Luhrmann, sur les bonnes manières d'enquêter sur des entités surnaturelles. Il met à l'épreuve une sémiotique peircienne dans ses descriptions de l'intrication des expériences de l'intime et du politique, et décrit ces « réseaux démoniaques » contre lesquels, aux États-Unis, se dresse l'« Oint du Seigneur », Donald Trump. Et il repose la question centrale du statut

de la prophétie charismatique – l’adresse de Dieu aux fidèles relève-t-elle de la croyance référentielle ou n’est-elle qu’un acte performatif ? Elizabeth Anderson s’inscrit, quant à elle, dans l’horizon de la philosophie morale. Elle examine les arguments avancés par les esclavagistes et les abolitionnistes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles et montre combien les principes d’égalité ou de réciprocité entre les êtres humains ont eu peu de poids contre les biais moraux de l’époque. Sans « politique contestataire » qui critique des croyances et des habitudes collectives et rejette le « pouvoir social » qui les soutient, sans « apprentissage moral collectif », dont sont partie prenante les victimes d’une injustice, et qui finit par s’incarner dans les mœurs, les lois et les institutions, les méthodes *a priori* de correction des biais moraux par la philosophie morale restent lettre morte. Richard Shusterman revient, pour finir, sur les filiations au pragmatisme de la somaesthétique et de la politique du corps qu’elle engage. Il montre comment la « culture de soi » n’est pas seulement d’ordre privé, mais enrichit l’action sociale ou l’engagement public. Il retravaille l’argument de l’ancrage corporel des rapports de pouvoir, rappelle le lien entre fantasme de pureté corporelle et violence raciste et homophobe. Et il développe, en partant de l’analyse par Frantz Fanon de la violence du colonisé, faite d’autodestruction et d’agression, une réflexion sur les dissonances ou les dysharmonies esthétiques – une pierre lancée dans le jardin de l’esthétique de Dewey – qu’il observe dans les performances hip-hop ou les manifestations de rue.

Les rubriques « Traduction » et « Entretien » – l’une sur la religion évangélique dans les années 1920, l’autre sur l’histoire d’une sociologie pragmatiste – entrent en résonance avec deux des textes du dossier principal. Joan Stavo-Debaugé a déniché un texte de Dewey consacré, en 1926, à la figure de M<sup>gr</sup> Brown, dit le « Mauvais Évêque ». Converti à la science progressiste, membre de l’Église épiscopale jugé pour hérésie, il signera quelques livres retentissants sur la « banqueroute du surnaturalisme chrétien » ou sur le « communisme, nouvelle foi pour le nouveau monde » ! C’est l’occasion pour Stavo-Debaugé de resituer ce texte dans la bataille au long cours de Dewey contre l’obscurantisme religieux et de nous rappeler les positions de Dewey et

de Walter Lippmann autour du procès Scopes – la controverse sur l’interdiction d’enseigner la théorie de l’évolution dans les écoles du Tennessee. Stavo-Debaugue montre tout ce que les désaccords entre *Le public fantôme* (1925) et *Le public et ses problèmes* (1927), sur les statuts du public et de l’expertise, pouvaient devoir aux débats sur la religion. Quant à l’échange entre Daniel Huebner et Daniel Cefaï, il se voulait initialement un entretien et a fini par engendrer un texte écrit à quatre mains. Le point de départ en était : comment mettre en œuvre une histoire de la sociologie en relation au pragmatisme ? Quelle illustration en donner sur le cas de George Herbert Mead ? Existe-t-il une sociologie pragmatiste ? Mais il a rapidement débordé vers d’autres questions. Comment enquêter sur la formation d’un canon philosophique et y inclure d’autres thèmes, textes et auteurs – par exemple Jane Addams et W. E. B. Du Bois – dont les liaisons avec le pragmatisme se sont perdues avec le temps ? Qu’entendait-on par les catégories de « philosophie » ou de « sociologie » au début du XX<sup>e</sup> siècle et comment retracer leurs généalogies, alors que ces disciplines universitaires étaient à peine embarquées dans un processus d’institutionnalisation et de professionnalisation ?

Le pragmatisme nous invite, au bout du compte, à relire autrement les textes, sans jamais les dissocier des contextes de leur rédaction, diffusion, réception et application, en les examinant du point de vue de leurs usages – qu’en faisons-nous ? –, de leurs transactions – que se font-ils les uns aux autres ? – et de leurs conséquences – que nous font-ils ? –, et ce sans jamais perdre de vue la responsabilité qui nous incombe dans ces activités de reprise. Le pragmatisme nous invite aussi à sortir du cercle des idées, des méthodes et des thématiques philosophiques pour explorer leur pertinence dans d’autres disciplines. Histoire des sciences sociales, somaesthétique, théorie politique, sociologie, management des organisations, sémiotique, anthropologie des religions, enquête morale et ethnographie urbaine : c’est sous ces nombreuses facettes, dans l’esprit du pragmatisme, que la question politique sera ici examinée.